

---

# VI<sup>e</sup> JEUX DE LA FRANCOPHONIE

## LIBAN, 2009

---

*Recueil des Nouvelles Primées  
au concours de Littérature*

ORGANISATION  
INTERNATIONALE DE  
la francophonie



---

# VI<sup>e</sup> JEUX DE LA FRANCOPHONIE LIBAN, 2009

---

*Recueil des Nouvelles Primées  
au concours de Littérature*





## TABLE DES MATIÈRES

<b>Présentation de la francophonie</b>	7
« La nuit » de Fiston MWANZA MUJILA (RD Congo), Médaille d'or	11
« Akram » de Caroline HATEM (Liban), Médaille d'argent	19
« Le sourire et l'enfant » de Roland Lewis ROGERO (Burundi), Médaille de bronze	28
<b>Mentions spéciales du jury</b>	35
« Papeterie Ex-Libris » de Stéphanie FILION (Canada)	37
« Les herbes blondes » de Valérie FORGUES (Canada-Quebec)	44
« Le grand soir » de Jean-Baptiste NAVLET (France)	51



## Présentation de la francophonie

Organisés tous les quatre ans, les Jeux de la Francophonie invitent depuis leur première édition en 1989, la jeunesse des États et gouvernements francophones à se rencontrer et rivaliser de talent au travers d'un concept original et inédit : associer les jeux du sport et les jeux de l'art.

Supervisée par le Comité international des Jeux de la Francophonie (CIJF), chaque édition est organisée avec un Comité national d'organisation (CNJF).

Les nouvelles présentées dans ce recueil sont celles qui ont été primées lors de l'édition 2009 des Jeux de la Francophonie à Beyrouth dans le cadre du concours Littérature. Ces nouvelles témoignent de l'excellence et de la vitalité de cette jeunesse francophone.

La CONFEMEN a répondu favorablement à l'invitation du Secrétaire général de parrainer les lauréats des Jeux de la Francophonie et elle a choisi dans le cadre de son programme d'aide à l'édition, de publier les nouvelles des lauréats du concours Littérature des Jeux de la Francophonie Liban 2009. Nous vous souhaitons beaucoup de plaisir à leur lecture.

**Mahaman Lawan Sériba**

*Directeur du Comité international des Jeux de la Francophonie*





# « La nuit »

de Fiston MWANZA MUJILA  
(RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE DU CONGO)  
Médaille d'or





**Médaille d'or : Fiston MWANZA MUJILA**

Diplômé en Lettres

Courriel : [fistonmwanzanasser@yahoo.fr](mailto:fistonmwanzanasser@yahoo.fr)

République Démocratique du Congo

## La nuit

Sacredieu ! Des sarcasmes, mêlés aux crissements de roues, mêlés aux crépitements de fusils, mêlés aux roulements de tambours, mêlés aux cris d'allégresse, dénotaient de l'ampleur des réjouissances. Aux dires de certains, la bourgade ressemblait au Bateau ivre d'Arthur Rimbaud. Sur la Grand-Place Flambeau, les notes discordantes d'un saxophone éventraient la nuit. Drôle de nuit ! Saoule jusqu'à l'épine dorsale, un sexagénaire trépigrait sur une mare. Une cohorte d'adolescents se disputait la dépouille mortelle d'une chauve-souris. Une femmelette dînait du chanvre à la vodka. Maigre comme un spermatozoïde, un caniche aboyait à s'en déchirer les cordes vocales. Une soldatesque, chargée des mitraillettes d'assaut, arnaquait une pauvre dame. En cache-phallus, un vieil homme s'apprêtait à décharger sa libido sur une gamine. Visage pithécanthropus erectus, un ivrogne gisait à même la terre. Des hurlements d'effroi. Pour une paire de seins, une bataille rangée entre la huitième et la douzième rue. Deux gavroches dévorant des maïs grillés aux champignons sauvages non loin d'un mendiant qui siestait, ventre affamé. un déglingué mental débitant tout Virgile et ce, d'un ton psittacus érithacus. Gémissements d'une femme en gésine. Une autre, du haut de son appartement, larguant les débris d'un foutu fœtus. La guinguette «va te faire foutre» avec ses soixante dix-sept putes, ses ivrognes patentés, ses cigarettes fortes, ses jeux de hasard... Sacredieu !

19 heures 43... 20 heures 10... 20 heures 22... 21 heures 18... 22 heures 36, rien à part les aboiements grotesques d'un de ces prophètes qui vous raclaient que le Christ, ce Jésus-Christ qu'on attend depuis on ne sait combien d'années, avait vécu à Mbanza Ngungu, que sa mère Marie était venue du Lesotho, que Joseph son père originaire d'Harare ou de Rio de Janeiro, que Noé dînait à Brazza et déjeunait à



Bandal Tshibangu, Bandal Molar, Bandal Synkin et que Judas était DJ dans une boîte de nuit à Ixelles-Matonge, 21, rue du Maes...

Tu mangeras à la sueur de tes seins, dit le onzième commandement... «Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre...» Depuis qu'elle avait su que son corps-tramway pouvait produire aussi énergiquement qu'une centrale nucléaire, elle ne se lassait pas à prendre ces rendez-vous, ces sacrés rendez-vous de merde qui à dire l'horizon bleu, manifestation d'un scrupule...

... S'attardait, non loin de la paroisse Santa Maria, une créature. Sa grosse perruque, ses yeux mi-clos, ses seins à découvert, ses escarpins et son décolleté, d'où éclataient ses rondeurs, ajoutaient à sa démarche de félin, un air divin. On ignore combien de temps elle était là et lasse à attendre on se sait quel héros. Elle monologuait. Juraït par toutes les divinités. Fredonnait une vieille mélodie. Puis, par moment, extirpait de sa sacoche un petit miroir et de la main droite, cérémonieusement, se fardait....

...Se résolut à passer à l'action. Sourire aux lèvres, elle commença à accoster les passants. Hélas! Ces derniers, soit en état d'ébriété, soit mains bredouilles, soit accompagnés d'autres seins, soit dépassés par les aléas de la vie, soit pressés à regagner leurs pénates, la dévisageaient, la narguaient et...

Les souvenirs se trébuchaient dans sa tête. Toute petite, elle brûlait de devenir infirmière ou assistante sociale. Elle avait un seul rêve: soigner un jour les hommes. Les années avaient succédé aux années mais elle, elle restait la même, une ombre... N'exagérons pas. Elle arrivait quand même à les guérir, les hommes, d'une autre manière bien entendu.

Depuis deux années, elle livrait ses services parfois même à crédit. Sortie d'une série de troubles politiques, le pays n'était qu'un lambeau d'espoir.. Article 15, débrouillez-vous... Il fallait survivre, mettre en location sa viande, par tout les

moyens, survivre-survivre-survivre... On avait comme l'impression qu'elle se plaisait à déchirer ce métier.

... Soudain, un homme d'un grand gabarit, qu'elle était censée attendre, arriva à sa hauteur et s'arrêta net. On éprouvait de la peine à l'identifier tant son accoutrement et la nuit étaient d'une même couleur. 23 heures 2... Il était vêtu d'une veste en cuir et d'un pantalon sombre. Ses mains gantées... Sa trogne renfrognée d'où coulaient les volutes d'une cigarette disait long. Un militaire peut-être un bandit à sexe armé peut-être un fossoyeur peut-être un...

... Ils restèrent des minutes à se regarder en chiens de faïence. L'homme fumait cigarette sur cigarette. Et elle, se trémoussait... Il fut le premier à rompre d'une voix poétique le silence :

- Ma libido s'étale pareil à la mer rouge. J'éprouve une sacrée envie de coucher avec toi, de jouer à la guitare tes seins-aubergines...
- Suis à ton entière disposition, à condition que ta bourse soit pleine, répondit-elle.

Machinalement, il glissa dans la main de la jeune femme quelques billets: une véritable monnaie de singe. Elle voulut récuser mais l'homme qui en était à sa seizième cigarette semblait indifférent. Elle savait pertinemment qu'elle valait mieux que... Elle, si ravissante, si belle, si attirante, si sexy... Et puis, comble de malheurs, l'image de son père, cloué à même le sol dans un hôpital de la place, la torturait. Indécise, elle fit signe de la tête.

Aussitôt il l'empoigna et l'obligea à le suivre au même rythme. Il pressait le pas. Et elle, un peu en arrière, faisait cortège. Ses escarpins l'empêchaient de marcher. Sa sacoche brinquebalante sur son flanc gauche... Mais l'homme, peut-être pour la ridiculiser d'avantage, fumait et redoublait la marche. Ils trébuchaient sur les ivrognes... Ils essuyaient les injures des garçons en mâle de filles... Ils... Au sortir d'une avenue, une coccinelle faillit les renversait. Elle poussa un long soupir... Il grogna puis remit sa cigarette... 23 heures 28...



...Ils s'arrêtèrent devant un petit hôtel aux murs sales où de dizaines de filles aux seins grosses tomates, aux cheveux savanes boisées et aux cuisses saucissons, se dandinaient, entraient, rabâchaient des histoires d'alcôve, piégeaient un mâle, buvaient, dansotaient, se maquillaient, se disputaient un potentiel client et répartissaient à moitié défaite et d'où...s'échappaient des relents, cris, jurons, coup de fusils, solfèges d'un piano rouillé, sanglots, rires et ce, sous l'indifférence totale des policiers qui y venaient se dégourdir les jambes de six heures du soir à six heures du matin alors qu'au même moment des bandits de grand chemin qui après avoir visité une auberge, une banque, une église ou même une pauvre demeure, arrivaient et avec eux, jouaient au bridge, trinquaient, exécutaient des pas de danse, se troquaient des armes à feu au vu et au su de ces gamins peu commodes, qui au nom de la liberté, de la mondialisation et des droits de l'enfant, y débarquaient et avec des êtres qui frisaient l'âge de leurs sœurs, mères et grand-mères, s'embrassaient au premier, au deuxième, au troisième degré...

Il continuait à fumer... Quel homme! Bon Dieu de bon Dieu! Une véritable cheminée...

...Franchirent à la hussarde le vestibule puis quatre à quatre, ils gravirent les marches... Se mirent à longer un couloir, se heurtant, par moment, avec des gens qui comme eux... Ils s'arrêtèrent devant une porte... Il fumait... Entrèrent... 23 heures spermatozoïdes...

...Un lit de fer... au centre de la piaule. Dans un coin, sur une tablette, trônait un transistor. La chambre, toute sombre. Pas une bougie. Pas un abat-jour. Pas une torche. On dirait, le séjour des morts. La course effrénée d'une souris la fit pousser un cri. Il alluma sa énième cigarette et fit autant de son transistor. Elle commença à se déshabiller... Comme si de rien n'était, il continuait à priser... Les volutes de la cigarette en otage prenaient la chambre. Elle toussa. Il se bidonna. Les battements du cœur de la jeune fille décuplaient. La peur? Le plaisir? L'inquiétude? 23 heures cinquante peut être...

Par terre, il jeta son magot puis l'écrasa d'un coup de pied... Les gargouillements du transistor... Une émission sur le ventre, la dysenterie, la diarrhée et le choléra made in Zimbabwe... Elle se déshabillait... Il se déshabillait... Sans attendre qu'elle finisse complètement, il la prit à bras-le-corps et au prix d'un cri rauque la plaqua sur le grabat. Elle le supplia de la traiter avec respect. Mais, l'autre, sourd-muet à ses prêchi-prêcha aisément, fumait...

...Sentait la crasse, la drogue, l'alcool et même la haine. Il se rua sur la pauvre. Elle se débattit comme un diable dans un bénitier... Mais l'homme était robuste... Et puis, il avait payé pour ça. Quelle violence! Il l'avait disposé dans un drôle de position à telle enseigne qu'elle ne pouvait remuer... Il ricanaît... Elle pleurnichait...

Dehors, un dialogue de fusils, sûrement une affaire d'argent... ventre bedonnant à force de mâcher les résidus des poubelles publiques, laid comme un crapaud, un bambin radotait une prière du genre :

Seigneur,

Je n'en peux plus de festoyer ce festival

Une sainte souffrance sculpte la terre

A cheval

Sur l'équateur

Regardez! Regardez vous-même

Ce visage de la terre, blême

Coule une méditerranée de sang

De centaines d'innocents.

Bah! Ici bas, un bal de balles bat son plein

Hier, je n'ai pas pu dormir

Des murs murmurent des chars ont charcuté

Nos murs

Les cacahouètes des fusils ont chanté

Toute la nuit...



24 heures-conneries... Les halètements de l'homme décuplaient de bonheur... Il montait, descendait, montait, descendait... Elle criait à pleins poumons ...Hélas! Peine perdue ... Ses pleurs se dissipaient dans les gargouillements salauds du transistor... Quel crime! On dirait une bête... Mordait... Ses... La hargne ...Les draps sanguinolents. Il l'embrassa follement...Il joua à guitare ses seins aubergines... à saxophone ses lèvres...à fourchette son bas-ventre...à accordéon ses fesses...

Il se leva, but au goulot la moitié d'une bouteille de vodka, fuma à gros tirage quatre cigarettes en pièces jointes des brochettes à base de chien aux épinards à la moutarde et retourna à sa besogne. Elle... Se tordait de douleur... Il se rassit, la tourna pareille à une feuille de journal et gravit les collines interdites aux sans papiers ... Des heures de souffrances... Passion d'une fille en quête d'argent... Misère d'un continent... Souffrance d'un pays que la guerre déshabilla, viola, pilla, mutila, tabassa, garrotta et planta à Golgotha et qui aujourd'hui en entendant les miaulements salauds...

Des minutes s'écoulèrent...Par excès de jouissance, il se mit à parler en latin, yiddish, étrusque, anglais, roumain, polonais...

...Sortit de son... Nu comme un ver, alluma peut-être sa septante dixième cigarette... Les volutes... S'habilla à la hâte, éteint le transistor, renversa une bouteille et claqua la porte... Insomnie. Effervescence. Envie. Espérance. Raz de marée. Décrépitude. Nausée et spermes. Lassitude et règlement de compte. Insomnie et raz de marée. Lévitique 12, verset 22. Exode 21, verset 7. Lévitique 25, verset 44. Lévitique 21, verset 18. Exode 35, verset 2. Apocalypse 20, verset 5... Apocalypse 9, versets 18, 19, 20, 21... Genèse 1, verset 28... Lamentations 1, versets 1 et 2.

...Elle se mit à rêvasser au rendez-vous d'hier... Il devait être professeur de littérature de merde l'autre type... Il la jouait tout en lui bégayant les vers d'André Breton... Paraît-il que la littérature est aphrodisiaque et que dans cette matière les moustiques sont des bananes, les raisins, des histoires du treizième mois.



Une heure et quart plus tard, la jeune femme s'échappa de sa prison, en larmes, sueurs, sang et j'en passe... vomissait... D'une manière dégingandée, s'essaya à quitter la chambre... S'écroula... Silence.

Dehors, les dernières bagarres... Dehors, la connerie des militaires en mal de viol... Dehors, la bêtise ... Dehors, des hors-la-loi... Dehors, les carillons de la chapelle Jésus sauve nous invitant à la repentance... Dehors les salauds, les poules mouillées, les phacochères, les rhinocéros blancs, les zombies... Dehors, des dieux, des dieux, des dieux qui nous disputent des spermes indigestes et des rognures de nos destins calandrages...



## « Akram »

de Caroline HATEM (Liban),  
Médaille d'argent



## Médaille d'argent : Caroline HATEM

Née en 1976 à Hamana (LIBAN)

caroline.hatem@hotmail.com

## Akram

Je ne voulais pas participer, je l'ai dit à Majida, elle a besoin d'un danseur, comme d'habitude, ces théâtres me demandent de me rouler, de sauter, pendant qu'un acteur hurle son texte, au final je danse très peu, et je m'ennuie à crever aux répétitions. Ceci dit, je n'en sais rien, Majida a fait ses études à Londres, elle doit savoir des choses, elle parle plusieurs langues, elle connaît les chorégraphes, les metteurs en scène. Elle nous avait choisi au dernier spectacle la musique d'un Hindemith, il a fallu que je danse ma dabké sur ça, il n'y avait même pas de rythme, elle me criait: « Mais vas-y ! Invente ton rythme ! Frappe, comme tu veux ! ». Si on ôte la joie d'une belle musique, et qu'on ne sait pas où on va, qu'est-ce qui reste ? J'ai tapé dix ou quinze fois au pif puis j'ai pris mon sac et je me suis barré, faut pas me prendre pour un con. Mais récemment, j'ai eu moins de boulot, la concurrence est rude pour les mariages, les gens ne savent plus faire la différence entre une vraie dabké et cette nullité qu'on leur sert, ces shows avec des filles raides comme un clou qui font à peine trois pas, elles arrivent sous un grand voile blanc et font le tour de la salle sur une musique synthétique qui me casse les oreilles. J'arrive donc dans un sous-sol à Achrafieh pour les répétitions, j'entends du piano, ah non, pas encore son Hindemith-Mindemith ! Marre de leur musique classique, que chaque musique reste dans son pays ! J'entre, et c'est un vrai piano, une fille qui joue, toute blanche, petite, des cheveux noirs tirés en arrière. Yasmîna me voit, me fait signe de me taire et de m'asseoir près d'eux. Majida trône derrière sur une chaise, les yeux clos comme si elle voyait des choses se passer dans sa tête, à d'autres ma chérie, tu penses juste que tout le monde te regarde, mais en réalité, tout le monde regarde cette fille, où donc l'a-t-elle dénichée ? Majida a dû lui sortir le grand jeu, j'ai un projet, avec des acteurs, un danseur, je voudrais du Beethoven avec de la dabké, pendant qu'on hurle un texte de Karl Marx en se brossant les dents, ça va faire joli, moderne.



La pianiste termine et dit : « Voilà, ce sera à peu près ça. Si ça vous plaît, je garde ». « Comment, s'exclame Yasmîna, tu improvisais tout ce temps?! ». « Bien sûr que Nadine improvise, répond suavement Majîda. Nadine, je te présente notre cher danseur, Akram ». La fille se lève et me tend la main en souriant, elle a le visage le plus ouvert, le plus franc, c'est comme ça que j'aime juger les gens, au premier coup d'œil, je vois s'ils sont chaleureux, sans calcul ni réserve.

Les textes sont distribués, une demi-heure passe sans qu'on n'ait rien décidé, Nadine n'a pas l'habitude de tout ça, elle pianote un peu, respire, puis commence à jouer, un vrai morceau, sans se soucier de nous, de Yasmîna et Ahmad qui se chamaillent dans un coin, ils se connaissent depuis qu'ils ont dix ans, ils ont grandi dans ces sombres rues de Bayda dans la banlieue sud, ils ont tous deux déclaré à leurs parents qu'ils allaient devenir comédiens, ils ont été traités de dégénérés, d'ennemis de la religion, il a fallu que Yasmîna endure des insultes tous les soirs durant trois ans – mais personne ne l'empêchait réellement de sortir, et elle a décroché un rôle à la télévision, celui d'une femme vertueuse qui recueille un orphelin, cet enfant est devenu le chouchou de la nation : tous les jeudis soirs, les gens se pressaient pour s'attendrir sur son sort et louer sa mère adoptive. Ça n'a jamais été aussi facile pour Ahmad, mais Yasmîna l'a pris sous son aile, et se faisait rarement engager sans lui. Je m'élançais vers eux, les prends par la main et les fait danser, nous sautons tous les trois comme des diables de là-haut, les jambes repliées en l'air, mon bras libre se lève, je chavire vers l'arrière sous les yeux éblouis de Nadine qui frappe sur son piano.

Nous faisons une pause au café d'en face. « Je suis sûre que si je te fais écouter les morceaux que j'aime, ceux qui me fendent le cœur, ça t'arrivera à toi aussi ». Nadine me prend de court, me présente les choses là où je ne les attends pas. « Chiche ! Et tu me garantis que j'aurais envie de bouger dessus, que ça me rendra heureux ? Parce que je te préviens, Hindemîth, j'en ai par-dessus la tête ! ». Elle éclate de rire : « Hindemîth ? Mais où donc as-tu écouté Hindemîth ? ». Les autres lui racontent le spectacle précédent, moi je regarde sa bouche et sa peau autour, blanche, et les yeux, grands, noirs, des biches qui vous regardent, j'ai peur qu'elle ne voie tout de suite que je veux la porter en l'air, la coucher, elle est



tellement menue, sa peau appelle un massacre de baisers, de coups de dents, je me fais peur, transpire, entre nous il y a mon café, son thé et quarante centimètres de table, je vois ses seins s'approcher et s'éloigner du rebord, ses mains sous mon visage, lorsque, comme un chef d'orchestre, elle me montre le mouvement de la musique. Plus elle me parle avec entrain, heureuse de me convertir, plus j'ai les entrailles qui chauffent, je n'oserais pas bander en public, mais, résultat, je suis tout entier bandé, de joie aussi, parce que, ce sera peut-être demain, ou après-demain, mais je la ferai suffoquer cette fille, je vais la dévorer.

Majida fait : « Un, deux, trois ! », une sorte de danse guerrière, j'exécute après elle : « Tu veux qu'on entre comme ça ? ». « Oui, sur la musique – Nadine, s'il te plaît ». Nadine ne bronche pas, elle frappe trois accords dans les graves, et se lance dans un tourbillon. « Non, non ! éclate Majida, non, c'est trop tôt ! ». Elle demande à Yasmîna d'entrer sur scène par la droite, avec des poses saccadées : nous avons l'air tellement idiot que Nadine plonge la tête pour rire.

Elle n'est pas venue le lendemain, mais nous a proposé de lui rendre visite chez elle, dans le quartier de la rue Clémenceau, pour écouter quelques disques. Nous sortons de notre cave de répétitions à vingt heures, énervés. Je donne un coup de bottes, boum ! pour effrayer un chat qui chute dans la poubelle – Yasmîna me bouscule : « Hey ! Tu nous fous la honte ! ». Ahmad annonce qu'il préfère rentrer, il a toujours le visage désolé de quelqu'un qui a mal au ventre et ne peut pas jouer avec vous. Je ne sais pas ce que Yasmîna, forte comme un cheval, fait avec ce type mou toujours soucieux de se préserver. Yasmîna le supplie : « Juste un peu, mais qu'est-ce qui te prend, j'ai envie de voir où elle vit, moi... ». Il a raison d'elle, elle me regarde désespérée. « Ah non ! J'y vais moi ! Pas peur de la nuit ». Je monte sur le pont du Ring, parcours le chemin très vite et me plante sous son immeuble. Ouf. Je ne sais pas sur quoi je vais tomber. Je monte au second, sonne, elle ouvre tout de suite. « Les autres ne pouvaient pas, ils étaient pressés de rentrer ». « Dommage ! Entre ». Son appartement est un peu vide, mais vaste, avec de grands tableaux sur chaque mur.



-Tu vis seule ?

- Oui. Mes parents sont à la montagne, à Broumana.

Je n'y suis jamais allé, je me sens énorme et seul devant elle, je me demande comment elle n'a pas peur de moi, j'essaie de me faire plus petit et m'assieds tout de suite. Elle m'offre à boire, me pose des questions sur ma vie de danseur, sur mon père, mes années à l'université. Elle ne laisse rien paraître quand je réponds, l'air d'avoir sa petite idée, je vois combien elle est sûre d'elle-même, en fait, sous ses dehors gentils, pas comme Yasmîna la lionne, qui vacille dès qu'Ahmad se referme, ou qu'elle reçoit une critique. Nadine ne bouge pas un cil de trop, sa bouche ne s'ouvre jamais plus qu'il ne le faut, ses genoux sont collés, ça m'oblige à rester poli. Elle me fait écouter un morceau par ci, le deuxième mouvement de cela, un troisième prélude, une douzième étude, elle claque des doigts, « tu vois la force !? Pas une fois il ne rate le rythme, et PAM ! Pararara PAM ! Au temps fort de la mélodie, chaque fois ». C'est comme ce rythme arabe de Hadou, le temps fort est le deuxième, je me lève pour lui montrer, j'ouvre les bras, je me sens ridicule. J'aurais voulu la faire danser, j'ai toujours eu les filles comme ça, on les prend par la taille, on les contourne, des mains on les possède, on les palpe, la main est pressante sur le bras, la gorge, on embrasse, et quand on sent qu'elles résistent, l'autre main plaque leur corps contre un sexe qui se frotte à leur robe, elles vont se replier, pour dire non, s'écarter, mais céder aux mains neutres, ce ne sont les mains de personne, regarde, ce n'est personne qui te prend.

Je me suis déjà rassis sans rien tenter, je suis penché vers elle depuis des heures, je me renferme de plus en plus pour cacher que je brûle, même si elle doit deviner, je lui dis, intérieurement : je veux toucher tes lèvres, elle bavarde, change de disque et me regarde une fois dans les yeux, peinée, ou étonnée, je ne saurais dire, mais qu'est-ce qu'elle veut que je fasse ? Si je m'approche d'elle, elle va me dire non, elle ne m'invitera plus, je vois bien qu'elle n'est pas pudique – elle ne veut pas de moi, c'est tout ! Alors je n'ai rien fait. Je lui dis au revoir, elle reste à la porte, et je m'en vais.

Je te dis des choses, je te parle tout le temps, mais dans la tête, et tu n'entends rien. Nous sommes au bar, elle connaît le propriétaire, et le pianiste, elle les salue



rapidement et revient vers moi, se pose sur son tabouret. A cause de mon whisky, de la pénombre, et peut-être aussi de cette clientèle bien propre sur elle, je me lâche, par provocation, je n'ose toujours pas la toucher, mais j'ai pris cette habitude de lui parler sans dire un mot : j'ai envie d'enfoncer trois doigts dans ton sexe et de te caresser si longtemps que tu jouirais comme une pluie sur la mer. Elle se retourne à moitié vers la scène quand les musiciens se mettent à jouer, je regarde son dos, elle porte une chemise blanche qui moule sa taille et se perd sous le pantalon. Son cou est fin, doux, j'hésite un instant à poser les doigts juste à la naissance des cheveux, lisses, tenus par une épingle, je vois la ligne de ses fesses, j'ai les doigts crispés sur mon verre. Je veux me réchauffer la main à ton ventre, exploser ton pantalon, te coucher, je veux passer ma langue sur toi, je te vois, ton sexe, je veux lécher tes replis, le plus clair de ta peau et les ombres, tes fentes, je colle ma bouche à toi, je veux tes seins... Elle se retourne vers moi et je baisse les yeux, le saxophone prend le relais, je ne veux pas perdre le fil. Elle me sourit : « Ça va ? Tu es à l'aise comme ça ? ». « Oui, je préfère être au bar. Il est bien ton ami, c'est un pro ! ». « Ah oui, il est super. Il vivait en Norvège, mais il est revenu, il préfère Beyrouth ». J'ai perdu le fil. Elle est distante, attentive au jeu du pianiste, elle pense à autre chose, je me sens con, sur mon tabouret, les yeux sortis comme une truite.

A la pause, deux musiciens se joignent à nous, je ne peux pas tout entendre, la sono est forte, ils parlent anglais entre eux de toutes façons. Nadine baisse le front pour écouter, elle a une tête d'Européenne, pas splendide d'ailleurs, je connais des filles bien plus belles, mais je veux cette peau nerveuse, c'est son regard réfléchi, elle pense et sent de manière organisée, je veux ce visage-là sous mon épaule, je suis déçu, d'elle, de moi, je rentre à la maison, je ne peux même pas me branler, je veux qu'elle fasse comme pour sa musique, qu'elle me fasse rentrer – qu'est-ce donc qui lui fendrait le cœur ? Je me lève le lendemain, déjà fou à l'idée qu'elle sera derrière ce piano, en fait je suis fou.

Aujourd'hui Yasmîna n'est pas venue, elle a un tournage, et nous ne faisons à peu près rien qui vaille, nous réalisons à quel point son énergie nous tient, même Majîda se traîne parmi nous, affligée. Ahmad en profite pour lancer des idées de percussions. « J'aimerais bien aussi, dit-il à Nadine, tenter quelque chose avec le



piano, et même sur le piano, pendant que tu joues, je vois bien un rythme sur le deuxième morceau. Je veux dire que j'entends bien le rythme que tu joues, et j'ai envie de l'augmenter, tu vois, comme ça... ». Il a mémorisé la mélodie, il la chante et enrichit le rythme en frappant les contretemps, de plus en plus ludique, oriental... « Très jazz ! s'exclame Nadine. Je veux bien essayer, bien sûr ! ». « Quoi, maintenant...? ». Ahmad et Nadine ignorent Majida, l'expérience les ravit. Ahmad cherche des sons sur la surface du piano pendant qu'elle joue, animée, elle ajoute des élans, reformule dix fois avec dix tons différents, et sa tête s'incline chaque fois d'un côté, pour boucler la question. Il sourit de toutes ses dents, il a un visage de prophète avec sa barbe noire, ses yeux radieux. « Intéressant, me dit Majida, tu as remarqué que quand Yasmîna n'est pas là, Ahmad se réveille ? Tout à coup il s'intéresse à Nadine, au spectacle, à notre travail. Il est normalement endormi, non ? ».

J'ai dansé une petite demi-heure avec la troupe de Rafic au « mariage de l'année », dixit le maître de cérémonie. J'ai fini de me changer, les autres m'attendent dans le hall, il est presque minuit et l'hôtel est éclairé comme en plein jour. Nous recevons notre paie dans une enveloppe, on nous propose même un repas, mais, dans mon euphorie de la scène, de l'effort, j'ai pris une décision. Je vais la voir, lui dire. Ce n'est plus possible, avoir à ce point envie d'elle, je peux me mettre ce soir à sa hauteur et lui parler, au moins lui parlé.

Elle m'ouvre la porte les yeux inquiets, pousse un cri de reproche : « Quoi, c'est toi ? Mais qu'est-ce que tu fais là ? Tu m'as fait peur !! ». « Je peux entrer ? ». « Non, excuse-moi, tu ne peux pas entrer ! ». Je vois Ahmad derrière elle, en slip. « Akram ? ». Non. Non. « Sorry », j'ai dit « sorry », en détournant les yeux, je descends les marches sans rien voir. Non. Non. J'ai la bouche ouverte, tout ce temps là, salope, moi qui m'écrase, il a fallu que cette branlette, ce... Je me mets à pleurer, j'ai de vraies larmes qui me coulent par le nez, dans la bouche, je veux me rouler par terre, je frappe du pied, tombe, récupère sur l'autre jambe, monte genou, caresse, ouvre les bras, suspends, frappe, quart de tour, recule, quart de tour saut, pieds joints éloigne hanches vers la droite, avance le torse, tour entier en sautant, droite

gauche, droite gauche, je cours en avant, la rue se jette dans une rue, je saute, j'atterris mal, je tombe, douleur à la cheville, aux poumons, je ris sous le choc, essaie de me relever.

- Qu'as-tu donc, toi ?

Ce sont deux soldats, leurs armes sur le dos, qui protègent le quartier des Ambassadeurs.

- Qu'est-ce que tu fais depuis tout à l'heure ? Qu'est-ce que tu viens faire ici, hein ? Tu as bu ? Tu vas où ?

Je me relève en titubant : « Non, je n'ai pas bu, Monsieur, Watan ! Soldat ». Aïe ! Ma cheville. Je me sèche le nez, les yeux. « Tu veux nous suivre ? Qu'est-ce que tu fais là ? ».

- Je visite une pute.

- Une pute ? Il n'y a pas de putes, ici. Fous le camp !

- Mais si, juste sous vos yeux, elle vit ici, je viens chez elle, tout le temps.

- Va-t-en !

- Mais où ça, une pute ? s'enquiert l'autre soldat.

- Bon, intervient l'autre, on n'est pas de la police, nous, ça ne nous regarde pas, tes histoires. Fous le camp.

- Mais, où ? Là ? Là ? s'assure encore l'autre.

Je me traîne pour m'éloigner, je ne vais pas vomir sur leurs bottes, il faut que je parte. Je boite en remontant vers la rue principale. Ahmad. Ahmad. Sa tête se fige en moi. Hypocrite. Cachottier. Petite merde. Ta gueule d'ange et d'artiste. Fourré dans la vie de Yasmina comme le parasite menteur que tu es. Vermine. Tu es le vieux misérable qu'on a toujours vu, Yasmina t'a inventé, t'a sorti de ton trou à rat. Et tu te tapes ma pianiste, la petite élégante, séduite par le prophète et son cou d'oiseau ... Je fais demi-tour, dévale la route vers les soldats sur ma jambe saine, Papam, papam, c'est bien rythmé, ça va vous plaire, je vais vers celui qui a l'air intéressé, il a même attrapé son arme. « Tu veux que je te la montre, la pute ? Tu veux que je te la montre ? ». Je ne lui laisse pas le temps de refuser, je marche en boitant furieusement vers l'immeuble, je lève les yeux sous sa fenêtre, je dis : « Deuxième étage. Allez voir si vous ne me croyez pas. Elle est avec un client, en



ce moment ! va voir ! va voir ! ». Il s'engouffre dans l'entrée, son compagnon ne bronche pas. Je fais demi-tour et m'éloigne, je me retourne de temps en temps, l'appartement est éclairé, je tourne la rue, je marche encore, j'ai mal à la cheville, j'entends la douzième étude, parara parara, une pluie, et les yeux de Nadine qui se ferment de bonheur, parara, parara...



## « Le sourire et l'enfant »

de Roland Lewis ROGERO (Burundi)  
Médaille de bronze





**Médaille de bronze : Roland Lewis ROGERO**

Journaliste culturelle

BURUNDI

kurirugero@hotmail.com

## Le sourire et l'enfant

L'enfant le regarde... L'enfant sourit. Sourire béat. Le petit pied droit est replié, le gauche déployé. Une courte culotte autrefois noire couvre des membres potelés, poussiéreux. La plante du pied est rondement incurvée en arrière, les orteils serrés, écrasés, presque tous à la même hauteur. Dressés vers le ciel, d'un bleu originel. L'enfant le regarde... L'enfant le tâte, comme le regard palpe le noir quand on se glisse dans une brusque obscurité. Et il sourit, l'autre, d'un sourire vide. Il n'a rien à dire. Entre la vieille grimace et ces pommettes joufflues d'une année quatre mois et vingt sept jours grouille l'étonnement. Pourtant, os contre os, deux êtres en face. A face plat et joyeux de chair s'opposent d'osseuses saillies dans cet air matinal qui souffle dans la vallée de Caho.

Une rivière, menue, serpente à travers les champs de haricot, d'un joyeux vert. Deux collines sont accoudées de part et d'autre du filet d'eau claire, brouillé parfois par une écuelle qui entretient le pot sur le feu. Comme souvent dans ce relief vallonné, respectable vallée doit s'hérisser de touffes de fumées, qui signalent la femme au champ. Et l'enfant près de sa mère.

L'enfant regarde cet être, qui n'est pas sa mère. Décidément, se dit le petit être, étrange objet en effet.

Le pouce entre dans la narine, y farfouille et revient. Insatisfait. Il repart, racle les pommettes et revient. Toujours curieux.

\*\*\*

Richesses de l'enfance : la faim, la soif. Ce qui tue n'est pas ce qui entre par la bouche, ni ailleurs. Avalez, les vivants, laissez passer !, vous ne mourrez pas,



nous dit l'enfance. Vivre, c'est engloutir, prendre le temps de s'appropriier 'en' soi. C'est vrai que cela ressort, contrefait, parfois déjection, usiné par notre intérieur, mais qu'importe, cela a servi en son temps.

Avaler, cracher, boire, uriner, mordre, sucer, lécher, baver, pleurer, absorber des yeux, des oreilles, des sens, restituer maladroitement, par des gestes, des mots... le mouvement, la vie... Comme cet enfant qui joue.

Ce qui tue n'est pas ni ce qui entre, ni ce qui sort, finalement. Mais ce qui stagne, qui ne bouge pas, qui ne sort, ni n'entre ; qui stagne. Comme ce sourire figé.

L'enfant laisse justement passer un léger pet, bien callé sur ses deux fesses dodues, puis continue à méditer. Le petit philosophe recule à quatre pattes, pour mieux contempler. Il a la chose là, devant-lui, droit, ce sourire. Il prend une poignée de terre moite, rouge brique, en fait une boule et lance. Ce n'est pas loin, la boule vole quelques temps à peine et s'incruste juste en haut du sourcil droit de l'autre regard. L'enfant sourit. Il a vu la boule partir, et s'arrêter dans ce front qui lui sourit toujours. Et même, croît-il reconnaître, le sourire est plus accentué...

Puis les boules pleuvent autour du sourire, duquel, d'un parfait blanc auparavant, se détachent maintenant des zébrures ocre et noires. Le deuxième pet part du derrière de l'enfant. La petite main qui s'en allait pétrir la terre pour continuer son lancer rencontre un caillou. Le prend, le lance aussi. Trop lourd, le projectile n'atteint pas sa cible. On ne mesure vraiment pas ce qui est lourd, quand on a une année de vie. On reprend plutôt le caillou, et on lance de nouveau. Et là, dans l'euphorie de l'action, le projectile cogne contre la dent de devant du sourire. Ah ! Quel bon bruit curieux ! Sourions, mon enfant. Sourions, nous sommes enfant. A Caho, au Burundi.

Et l'enfant, qui a aimé le bruit, se hâte d'aller reprendre son caillou. Ramasse d'autres autour de lui. Les munitions sont prêtes. Puis ce sont les lancers. Les bruits sont délicieux. Une chaîne continue de sons ininterrompus se tisse. Maintenant la rocaille cogne régulièrement contre le sourire. L'enfant ne sourit plus, il rit. Le rire de l'enfant, un tout fait de paisible abandon dans le moment, où la joie est hoquets, plissements d'yeux, la petite bouche parsemée de dents offertes au vent.



Joli gazouillement. La vallée est calme, seules les fumées qui s'élèvent d'herbes mal séchées font du bruit de leurs volutes bleutées. Semblable aux gazouillements d'un oiseau, les babilllements de l'enfant fécondent l'espace. Les hommes en paille sont postés ça et là dans les champs. Destinés à protéger l'épi d'éleusine contre l'élément à bec, ils accomplissent à merveille leur tâche. L'enfant rit, toujours.

\*\*\*

Sa mère, Barekere, est loin. Sa houe monte, descend, entaillant vigoureusement la terre avec obstination. Une suite plate de mouvements. Se baisser pour entasser de côté les herbes folles. Se relever, frapper la terre de la large lame claire. Elle est loin de cette terre lourde d'une poussière épaisse, collante aux pieds. Loin, nulle part. Elle ne pense à rien, la mère du petit garçon gazouillant. Barekere n'est plus que machine à lever et abattre la houe, comme apprise depuis près de vingt ans. Elle a tenu cet instrument pour la première fois à onze mois, un jour que sa mère à elle l'avait dans le dos. De ses deux paumes, elle s'était accrochée à la manche de houe tendue sur l'épaule de sa mère. Avait tiré. Par saccades. Sa mère s'était beaucoup amusée de sa petite fille, qui aimait tant le travail à un si bas âge. Sa mère, la grand-mère du petit enfant qui joue, heureux, avec le sourire.

Un rat des champs surgit en trombe, et file sous les pagnes de Barekere. Celle-ci sursaute. Les idées se remettent en place, les sens aussi. Barekere perçoit alors son fils. Emportée par les courbes que dessine sa houe qui mord sans relâche la terre, elle a oublié son trésor vivant. Son Gakoni jouerait-il avec un oiseau ?... Huit pas, neufs même, elle surgit sur le petit Gakoni qui joue avec le sourire. L'enfant tourne son visage profondément gai. D'un même mouvement, le sourire se présente à Barekere.

Le ciel bascule. De la femme de vingt quatre ans monte un cri de terreur. Elle est là, elle hurle de tout son corps. L'enfant voit sa mère hurler, tend vers elle ses petits bras...il ne veut pas la consoler...il pleure aussi ! Le mouvement de l'enfance, cette



immersion totale dans chaque événement. Son innocente joie s'est en un instant mué en un cri entièrement dédié à sa mère. La bouche édentée de l'enfant est grande ouverte, la bave coule sur le crâne à ses pieds. L'immonde puanteur que celui-ci dégage n'atteint pas les narines révoltées de sa mère Barekere, qui hurle, hurle toujours. A part ce crâne dont l'occiput semble par endroits gluant courent sur le sol des vers noirs. Hideux !

La petite bouche de Gakoni est, de même que son déchirant appel et ses petits bras, tendus vers sa mère, qui ne parvient toujours pas à bouger. Son hurlement s'éteint, son corps suffoque de tremblements, ses yeux sont immenses, fixés totalement et étrangement sur Gakoni, son fils. Ses doigts sont arqués tels les griffes d'un félin prêt à frapper. D'une détente désespérée, la mère ramasse son fils en un mouvement qui se termine quatre mètres plus loin, dans un tournis de pagnes maculés de boue baveuse et de pleurs étouffés. La mère n'a plus son enfant, elle le veut en elle, hors de ce monde. Dans le tourbillonnement de la roulade, Gakoni, tétanisé par la force des bras de sa mère qui la plaquent impitoyablement contre son ventre n'a plus le courage de crier.

\*\*\*

Barekere... Elle a treize ans. Un soir de 1996. Il ne fait pas totalement noir, il fait déjà froid. On va marcher, encore, pour s'éloigner de la Mort. Hélas !, la Mort n'a pas de sanctuaire... Elle est vent, le pire. Un effroyable fluide, qui suinte de partout. Il s'agit, pour ses parents, de venir travailler à la maison la journée puis de rentrer dans les bois le soir. Mouvement de bêtes, quand la guerre a chassé l'humanité. Sa mère traîne dans leur maison pour prendre les derniers effets pour la nuit, les voleurs ayant oublié de visiter la veille, en consciencieux videurs, le grenier de cette maison en briques bien cuites, aux murs entamés par l'eau de pluie, la porte principale étant remplacée par une accueillante béance.

Cinq heures et quarante six minutes du soir. Le père de Barekere presse sa femme de faire vite, il faut rentrer avant que la mort ne commence à roder... A treize ans, Barekere est grande, suffisamment grande pour savoir que les temps sont propices au sang. Temps lugubres ; elle s'est instinctivement postée en bordure de



l'enclos familial. Son père, trente et quatre ans, d'un mouvement d'impatience court tirer sa femme de l'intérieur de la maison qui commence à s'assombrir... Alors que son père vient juste d'entrer, surgissent quatre hommes. Yeux humains. Regards de démons. Barekere comprend. Que c'est fini, simplement, sans bruit. Crier pour avertir ses parents ? Futile, ils la captureraient rapidement. Dernières images des siens. Des larmes jaillissent de ses yeux, qu'elle essuie avec rage. Elle le sait : d'autres démons sont restés, rôdant autour, pour protéger les arrières et s'assurer que personne n'échappe. Alors ? L'instinct de survie...elle court, sans bruit, la fuite, ne sachant pas faire autrement...court, haletante, jeune, la biche qui a senti le chasseur dans les parages et le fer de la sagaie assoiffée de sang...le corps serré, terrorisé, petits pieds nus zigzaguant à travers les ombres du soir vers ce bois de ficus qui coiffe leur colline, là-haut...une dure pente...ne pas lâcher, tenir, glisser, tomber, des sanglots douloureux, sa mère, papa, sa petite sœur, des yeux embués....comprend plus tard que personne n'est à ses trousses...ralentit la course et monte dans un haut arbre situé à une quarantaine de mètres des siens, si lointains maintenant, si près pourtant, dans son cœur qui les chérira pour toujours...voir...entendre...attendre...elle est là, dans un arbre, figée comme ces feuilles qu'entame le froid de la soirée... Le froid de la Mort.

Puis le tourbillon du feu là-bas, après du pétrole versé sur les montants en bois de la toiture par les sept hommes...son père qui tente de sortir de la maison par la fenêtre, le fer qui le cloue au sol...sa mère qui tend le dernier né aux bourreaux, deux bras qui supplient à des borgnes-sourds-aveugles d'avoir clémence pour son dernier né...Les rires affreux qui montent de ces gorges noires de suie...le fragile être, arraché plus que reçu des mains enveloppées de flammes...et qui est renvoyé dans les flammes de la maison, par-dessus la toiture rougeoyante... Des démons, qui dévorent les hommes, la vie. Rôtissons les mets pour mieux manger !, se disent ces monstres. Barekere a vu l'enfer.

Elle restera toute la nuit dans l'arbre. Froide comme l'air, immobile comme les branchages sur lesquels vont à plusieurs reprises tenter de se poser deux hiboux. Aucune larme, l'odeur de chair brûlée a figé ses sens.

Le fumet de l'offrande à Satan l'a enveloppée toute la nuit. Le matin venu, elle descendra très lentement, puis s'agenouillera sur les racines du ficus. Ses

voisins, venus prendre les restes des siens pour les enterrer la trouveront là, prostrée, dangereusement raide. Elle n'assistera pas à l'enterrement des siens, dans l'effroyable hantise de retrouver l'odeur de la Mort. Elle ne sera plus la même.

\*\*\*

A présent, Barekere gît sur le sol...la même immobilité la ceint, comme cette nuit où elle apprit à reconnaître l'odeur de la Mort...elle-même s'est lovée en boule, un serpent qui ne peut plus mordre : évanoui ! Les cris de la mère meurtrie ont alerté les hameaux alentours. On accourt encore pour secourir, dans cette contrée où l'on n'a pas fini de pleurer les morts. Parce que la Mort rôde, toujours. Parce qu'elle n'enterre pas, elle ! Parce qu'elle se contente de faucher, silencieuse, irrévérencieuse, glacée. Elle repart, roide, terrifiante, un fluide serpentant aveuglement. Laissant derrière des enfants esseulés et des sourires de mort !

A présent, le petit Gakoni est dressé, adossé contre sa mère, qui ne bouge plus, la secouant faiblement.

Quand sa mère a rouvert ses yeux, qu'elle a perçu et su que son fils portait l'odeur de Satan, son cœur a lâché. Fatalité.

Quatre minutes plus tard, restait l'enfant et, plus loin, le sourire.

\*\*\*

Dans cette contrée, les mères gémiront ce soir : *« Mana, kuberiki uyu mwana umugize gutya ? Kuberiki ahawe ubuzima nke'ubwa nyina wawe ? Kuberiki umeze gutyo ga Mana ? »* Dieu, pourquoi rendre ainsi cet enfant ? Pourquoi reçoit-il une vie semblable à celle de sa mère ? Pourquoi es-Tu ainsi, Dieu ? Le Ciel se taira.

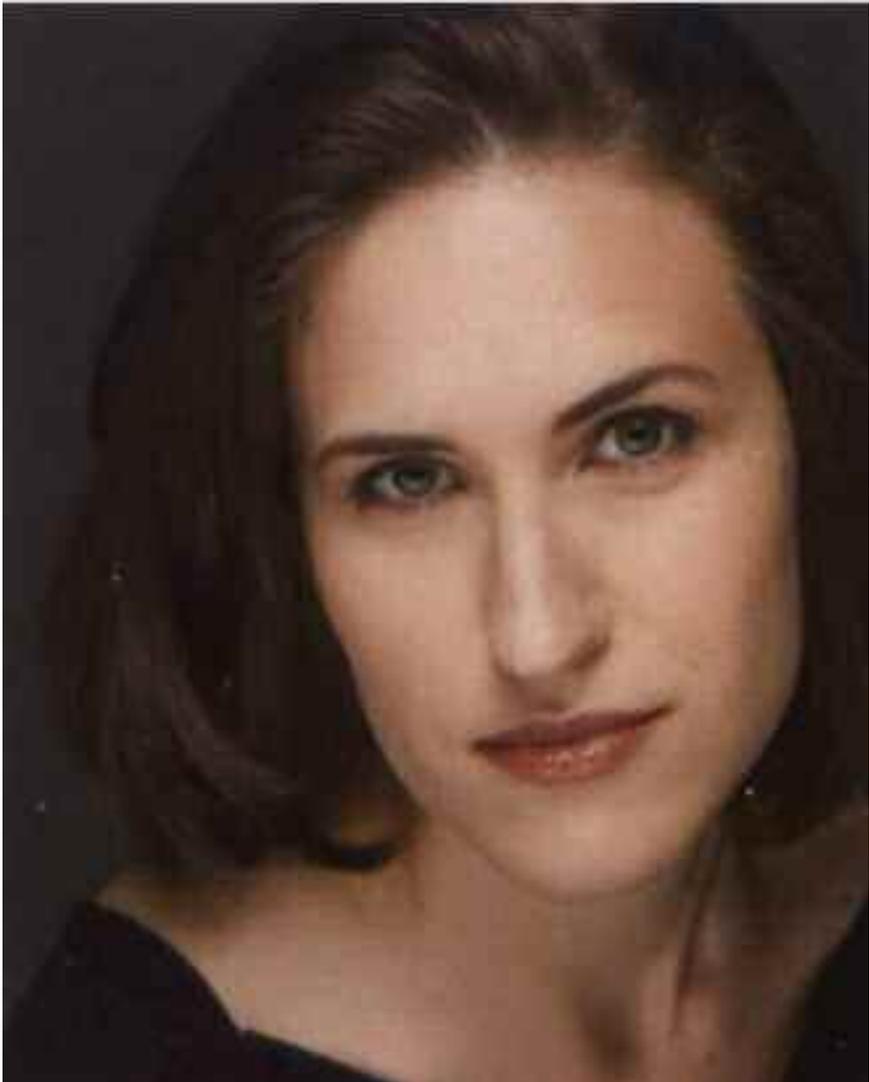
A Caho, on pleurera la brave mère Barekere, qui a été rappelée par Dieu le Père. On pleurera le petit Gakoni, l'oiseau solitaire. On le fera aussi pour ces nombreux deuils non sevrés. Le sourire de la morte. Son enfant. En ce monde, jusqu'à quand célébrer le passage de la Mort ?





# « Papeterie Ex-Libris »

de Stéphanie FILION (Canada)



## Mentions spéciales du jury : Stéphanie FILION

Auteure, rédactrice pour des revues littéraires

CANADA

# Papeterie Ex-Libris

-François, est-ce toi ?

Personne n'a répondu. Je suis sortie de l'arrière du comptoir. Aucun client n'était entré dans la papeterie de l'avant-midi. Pourtant, au fond de la boutique, près des encres, j'avais cru entrevoir le profil d'un homme. J'avais perçu un léger mouvement, en tournant la tête. Peut-être était-il venu me rendre visite pour mon anniversaire. C'était aujourd'hui, le 10 septembre.

-Je suis toujours étonné de ta fidélité à souligner mon anniversaire.

J'ai rapidement rejoint la section des encres et des plumes. Ce n'était pas loin, à peine dix mètres. Dix mètres d'articles bien ordonnés. À droite les cahiers, les calepins, les étuis. À gauche les répertoires téléphoniques, les agendas, les blocs-notes. Près de la caisse, j'avais regroupé sur des tables basses en métal des produits variés qui formaient des îlots de bleu, de violet, de turquoise. La boutique était faite sur le long, et tout au fond, le couloir bifurquait. J'y avais installé un étalage fourni par le représentant où s'alignaient les encres allemandes et anglaises, toutes couleurs confondues.

Le présentoir était intact, il n'y avait personne. Soudain, je me suis sentie idiote, sentimentale. En passant, j'ai replacé une boîte de cartes à monogramme qui dépassait un peu de la pile et j'ai repris mon poste derrière le comptoir, près de la large fenêtre. J'ai allumé le radiateur près de la vitrine pour chasser l'humidité qui régnait à l'intérieur. L'automne allait bientôt s'installer et gruger de son froid et de son eau tous les papiers de la boutique. La chaleur de l'élément a fait disparaître la mince couche de buée dans la fenêtre, on pouvait voir son action s'étendre en un demi-cercle qui s'élargissait sans se presser.

À onze heures, la faim me tenaillait déjà. Dire que je n'allais pas pouvoir sortir de la journée. La jeune fille que j'avais récemment engagée avait des cours à l'université aujourd'hui et venait prendre le relais pour la soirée seulement. On ne



recevait pas de commande le mercredi. J'envisageais vaguement de réaménager les articles dans la vitrine. J'avais apporté des revues pour tuer le temps.

Dehors, la brume donnait à la grande avenue des airs de bord de mer. Les gens ne sortiraient pas aujourd'hui, par peur de se faire avaler par le brouillard. Où vont ces gens qui se fondent dans le blanc des brumes? Leur peau, gorgée de gouttelettes en suspension, se met-elle à flotter elle aussi dans l'air sursaturé?

J'avais toujours le nez à la fenêtre lorsque la clochette de la porte a tinté. Une dame âgée est entrée. Elle portait un tricot de laine vert et le mauvais temps semblait s'être agrippé à ses mailles. Elle est venue doucement vers moi :

-Pardou, je cherche un calepin pour prendre des notes. En tenez-vous?

-Avez-vous une préférence pour la taille, madame, car nous en avons plusieurs.

-J'aurais besoin d'un tout petit format, qui tient dans la main.

Je l'ai guidée vers une table où plusieurs blocs s'étaient devant elle. Ils étaient colorés et fantaisistes, s'ouvrant tels des paquets d'allumettes. Insatisfaite, elle a porté son regard plus loin et s'est mise à fouiller dans la boutique. Après quelques minutes, elle s'est décidée pour un livret A7 de la collection Mnémosyne entièrement noir, finement relié par des anneaux de métal, noirs également. À l'intérieur, les feuillets détachables portaient à la fois des lignes grises pleines et en pointillées, alternant de façon régulière. Maruman, la compagnie japonaise qui avait créé cette collection, soignait les détails.

-C'est un excellent choix, ai-je fait remarquer à la cliente.

Elle est restée silencieuse.

-Je vous le mets dans un sac, car si vous poursuivez vos courses, l'humidité risque de faire gondoler le papier.

La cloche a tinté quand elle est sortie, pour s'engloutir dans l'air laiteux.

Je retourne ces vœux pour le tien.

Pourquoi la pensée de François était-elle revenue me hanter ces derniers temps? Il est vrai que son anniversaire aussi approchait. Nous avions toujours souligné avec délicatesse ces journées, quelquefois en nous appelant ou alors en échangeant un petit mot. Je ne l'oubliais jamais. Et je relisais ses missives jusqu'à les connaître par cœur. Nous ne nous voyions plus que rarement. Il s'était remarié, je crois. Je l'avais connu du temps de sa première épouse. Bien que notre



histoire se soit toujours nourrie du secret et de l'interdit, le temps avait passé sur nos amours, les rendant lisses et polies, comme les bristols que nous nous faisions désormais parvenir.

La date de son anniversaire était toute près de la mienne, quelques jours après, oui, c'est cela. Était-ce le 14 ou le 16? Il me semblait que c'était un nombre pair. Comment pouvais-je oublier cette date, après des dizaines d'années à sans cesse la commémorer? Je consulterais un vieil agenda à la maison ce soir en rentrant. Cette date était sûrement notée quelque part, si ce n'était dans un agenda, alors sur le calendrier perpétuel que je gardais près de ma table de chevet.

- Je sais que tu vieillis aussi, mais vingt ans plus jeune que moi.

L'après-midi s'annonçait long et tranquille. Dehors, la brume avait cédé à la pluie, qui tambourinait contre la grande fenêtre. J'ai sorti mon casse-croûte et me suis mise à feuilleter un magazine. Des miettes de pain tombaient entre les pages de papier glacé, mais je les ai laissées là, tels les signets qui marqueraient cette journée singulière. Il n'y avait aucun bruit dans la papeterie, juste le son étouffé de l'averse du dehors.

En examinant une publicité de parfum masculin, j'ai cru voir les yeux de l'homme me fixer. François avait des yeux ainsi faits, légèrement en amande, avec des pattes-d'oie. J'aimais embrasser le coin de ses paupières pour cette raison. Le regard de l'homme au parfum avait-il réellement suivi ma main qui tournait les pages avec nonchalance? J'ai ouvert le tiroir sous la caisse enregistreuse et en ai tiré une paire de oiseaux. En m'appliquant bien, j'ai découpé les yeux de l'homme, les paupières, les pattes-d'oie. C'est alors que j'ai décidé que cette année, je ferais exception à la règle et je lui offrirais un cadeau.

Je me demandais justement cette semaine si tu allais resurgir et te voilà.

Sur une table basse, j'ai moi aussi choisi un calepin noir, mais d'un format plus grand que celui de la dame. J'ai hésité, puis j'ai pris le Mnémosyne Imagination A5 à couverture noire en plastique ferme dont les pages entièrement blanches étaient détachables. Le carnet était plus large que haut, voilà qui serait parfait pour mon collage.

En relevant la tête, j'ai vu dans la section des encres l'ombre de ce matin. Son corps de brouillard se tenait exactement au même endroit que ce matin,



exactement au même endroit que l'an passé, la dernière fois que nous nous étions rencontrés. J'ai avancé vers lui :

-Est-ce toi?

Quelque chose entravait ma mémoire, m'empêchant de même prononcer son prénom. Je ne savais que répéter les mêmes mots : est-ce toi?

L'apparition s'était dissipée. Il n'était pas là, il n'était pas venu me souhaiter joyeux anniversaire. Il était inutile de l'attendre ainsi.

Devant le présentoir, j'ai pris une encre verte en me disant que ça pourrait toujours servir à mon projet, et je suis retournée derrière le comptoir. Les aiguilles de l'horloge indiquaient treize heures.

Pendant plus d'une heure, j'ai découpé sans relâche toutes les pages des magazines où je croyais l'apercevoir. Ici des cheveux, fins et gris comme les siens. Là ses mains, ses mains qui aimaient toucher mes seins. Des corps d'homme en veston, dont je découpais les contours avec attention, s'empilaient sur le comptoir, tous dans différentes postures : assis derrière un bureau; marchant d'un pas résolu. J'ai cherché partout le corps d'un homme, qui, à l'instar du sien, se tiendrait droit, les mains sur les hanches, renvoyant par derrière lui les pans de son veston en tweed épais. Sans succès. Alors j'ai découpé en pièces détachées des mains, des hanches, des pans de veston, du tweed épais.

Il est de ce sentiment comme d'une fragile bulle de savon : si tu le saisis, il éclate. J'ai attaqué mon collage. Sur chacune des pages du livret, j'apposais des fragments de corps qui lentement ont fait naître son profil morcelé. Parfois j'ajoutais comme toile de fond le décor d'un endroit où nous nous étions déjà rencontrés en secret. La scène dans le parking était assez réussie. La page de papier glacé que j'avais choisie était trop large pour le format A5, je l'avais donc pliée et repliée sur elle-même. Se formait ainsi un origami, qui, lorsqu'on l'ouvrait, révélait un espace vide et gris avec un ciel de mauvais songe. J'y avais collé une voiture au loin et des corps par terre, dont on ne savait pas trop s'ils s'aimaient ou s'ils étaient des noyés échoués sur une berge.

La pluie ne diminuait pas au-dehors. J'ai remarqué que le joint de la fenêtre de droite, celle plus loin de moi, n'était pas tout à fait étanche. L'eau suintait à l'intérieur, risquant de mouiller les cahiers si la situation empirait. Elle



s'égouttaït lentement le long du verre et finissait sa chute sur le radiateur de la vitrine en émettant un bref pshiiitt.

Sur la dernière page, j'ai entrepris de faire son portrait, le plus juste possible. Je regardais les morceaux que j'avais rassemblés devant moi sur le comptoir : yeux, cheveux, mâchoires carrées, lèvres épaisses. Je n'arrivais plus soudain à me rappeler son visage. Les contours de sa bouche dans le noir d'une salle de cinéma, combien de fois pourtant les avais-je étudiés? J'avais l'impression d'avoir le souvenir tout près dans mon esprit mais d'être interdite d'accès, comme lorsque au réveil un rêve est encore frais à la mémoire, mais qu'il a déjà entamé sa fuite de façon irréversible.

Tu dois savoir maintenant.

Qu'à cela ne tienne, j'ai poursuivi mon projet. J'ai tourné le cahier sur la gauche, pour former le portrait dans le sens vertical de la feuille. J'ai choisi un visage (je crois qu'il était tiré d'un article sur les voyages à l'étranger), puis j'y ai ajouté des yeux noirs mi-clos et le bas d'un différent faciès. On devinait que la barbe était forte, drue. Je ne savais plus trop quoi mettre d'autre. J'ai greffé un bout de plage sur ses cheveux, car le seul souvenir qui s'accrochait encore à moi était ses cheveux fuyant tels du sable entre mes doigts. J'ai trouvé une main gauche dans mes découpages, je l'ai superposée aux autres éléments, les doigts vers le haut : on aurait cru que la tête reposait dans la paume. Je n'avais pas d'abord remarqué que la main portait un jonc, elle devait provenir d'une publicité de bijoux. J'ai reculé un peu pour examiner le résultat. Le portrait tant espéré avait laissé place à un être difforme, aux contours anguleux, lacéré par les coups de ciseaux. Je n'avais plus devant moi qu'une chimère, qui, loin de ramener à ma mémoire le souvenir évanescant de cet homme, avait pour toujours inscrit au fond de mon regard ce visage irrégulier et inhumain. Appartenait-il seulement encore au monde des vivants?

Stéphanie, laisse le temps faire son œuvre d'érosion.

La pluie avait enfin cessé et l'horloge indiquait seize heures. Si on omettait la dame en matinée, personne n'était passé aujourd'hui. Maigre journée pour les affaires, ai-je songé. Il était temps de ranger mon comptoir jonché de pages de revue. La jeune employée ne tarderait pas à commencer son quart de travail,



j'allais pouvoir me libérer. Un rayon de soleil perçait même au travers la grande fenêtre, séchant les dernières gouttes de pluie qui s'y accrochaient.

J'ai jeté les bouts de papier restants dans la poubelle à recyclage, j'ai mis les magazines sous le comptoir, les ciseaux et la colle en bâton dans le tiroir sous la caisse. Tout était à sa place, l'ordre régnait de nouveau, ce qui m'a immédiatement procuré un sentiment de sécurité. J'ai retourné le carnet dans le sens horizontal, le sens qui était le sien, pour regarder chaque page une dernière fois avant d'emballer le collage. Mon attention s'est arrêtée sur le portrait final, où s'est formée sous mes yeux une vision nouvelle. La tête semblait désormais couchée sur la main et l'index pointait vers le fond de la boutique, là où le couloir bifurquait.

Instinctivement, j'ai tourné mon regard vers la direction indiquée, la section des encres.

Bon automne, si je passe par la papeterie, j'arrêterai.

# « Les herbes blondes »

de Valérie FORGUES (Canada-Québec)





Mentions spéciales du jury : Valérie FORGUES

Auteure

CANADA-QUEBEC

valabeille@yahoo.com

## Les herbes blondes

Tu rampes jusqu'à ton lit, retires tes sous-vêtements, dénoues tes cheveux et tires la couette sur toi. La fenêtre de ta chambre est ouverte et l'automne te fait grelotter. Tu aimes la sensation du froid. Cette prise de possession totale sur ton corps qui t'empêche de bouger, c'est un peu comme la mort qui s'empare de toi en délicats frissons, sans douleurs, sans cris ni flaque de sang.

\*\*\*

Tu as treize ans. Tu partages le même lit que ta sœur depuis toujours. Vous vous tenez très fort par la main pour rester ensemble jusque dans vos rêves. Une nuit d'octobre, Marguerite te murmure que vous êtes inséparables. Le lendemain, elle disparaît sous les roues d'un chauffeur trop pressé.

Tu assistes à la scène, immobile. Le corps de ta sœur en lambeaux, le visage arraché, les cheveux blonds blancs souillés de sang. Votre mère sort en courant de la maison et berce les restes lourds de Marguerite en poussant des hurlements de louve. Le conducteur, choqué, ne cesse de crier. Ça et là des badauds muets tournent au ralenti autour de ce tas de chairs et d'os broyés. « Laissez-moi passer ! », crie une voisine. « Le cœur bat encore ! » Tu es pétrifiée. Tu contemples le spectacle, prisonnière d'une boule de verre remplie d'eau et de neige. Marguerite meurt dans l'ambulance.

Tu ne pleures devant personne. Tu es froide, ne parles pas, ne manges pas et ne verses de larmes que terrée au fond de ton lit. Retour à l'école, mauvais résultats



scolaires, humeur assassine, chute vertigineuse. Ton esprit est un terrain occupé par ta sœur. Tu ne réfléchis plus et discutes en permanence avec la petite morte dans ta tête. Effacée de la surface de la terre, Marguerite te hante, comme une ombre derrière toi à chaque instant. Tu portes ta sœur à l'intérieur et te dois de la garder en vie, de ne jamais la laisser partir. Si tu oublies ta Marguerite, ça sera comme la tuer à nouveau. Cette pensée de l'oubli comme celle d'une vie interrompue si jeune te terrorise. La mort te guette à tout coin de rue. Vas-tu te faire écrabouiller, attaquer, violer, étrangler, poignarder, être la victime d'un tueur fou, d'une bande de terroriste, avoir un cancer au cerveau, au poumon, au sein ? Le sentiment que Marguerite t'appelle et t'attire vers elle te fait t'abandonner peu à peu pour laisser toute la place à ta sœur.

On est inséparables. Cette phrase tourne comme un vieux disque dans ta mémoire. Tu te dis qu'elle va venir te chercher. Elle ne veut pas que tu l'oublies. Sinon, elle va t'emmener.

vu de l'extérieur, tu es une adolescente sombre, pas si différente des autres. Tu ne parles jamais de Marguerite avec tes parents. À chaque fois qu'ils essaient de te soutirer des confidences, tu deviens orageuse. Inquiets devant ton corps maigrelet comme devant tes silences et tes colères, ils te proposent de voir un psychologue. Tu hurles que tu n'es pas folle.

Tu es une jeune fille aux deux esprits. Deux fantômes dans le même corps malmené, privé de nourriture, gavé de cigarettes et d'alcools de toutes sortes. Chaque fin de soirée se termine fatalement de la même manière : tu es ivre morte, tu parles à ton reflet dans le miroir, entretenant de longues conversations incongrues avec ta sœur, cries ta détresse en cachette et te donne au premier venu. Tu t'applique à détruire doucement toute attache et t'enfonces dans une tour de solitude et d'idées morbides où seule ta sœur peut pénétrer.

Tu rêves chaque nuit que tu la revois et que vous retrouvez l'enfance. Cette chimère et ta peur de la mort te gardent en vie. Un cauchemar te poursuit



inlassablement. Tu traînes une photo de ta sœur, pliée en quatre, dans la poche arrière de ton pantalon. Le temps passe et tu oublies le cliché. Puis tu le retrouves, déplies l'image pour y découvrir le visage de Marguerite décomposé, vert et noir, les orbites vides. Et elle te parle d'une voix angélique et glaciale. Tu n'as oubliée... Tu te réveilles en sueur, le cœur battant à tout rompre. Une terreur morbide t'empêche de te rendormir. Le même manège se répète toutes les nuits depuis dix ans.

\*\*\*

Tu poses tes clés sur la petite table de bois à l'entrée, ferme la porte derrière toi, soupîres. Tu sens depuis ce matin une pulsation obsédante sur tes tempes. Les fenêtres ouvertes créent un courant d'air qui laisse entrer le vent d'octobre dans tout l'appartement et qui fait voler les rideaux comme des revenants gigantesques qui t'attendent dans le noir.

Tu te déshabilles et déambules en sous-vêtements vers la cuisine, te sers un verre de vin rouge, allumes une cigarette et t'écroules sur le divan. Tu ne savoures pas le vin mais l'ingurgites comme s'il était source de vie. Bientôt la bouteille est vide comme le paquet de Du Maurier Léger King Size. Tu es saoule et te laisses tomber en bas du sofa. Tu te tortilles comme un serpent sur le plancher de bois pour engourdir ce que le vin n'a pas réussi à chasser.

Marguerite. 10 ans. Elle aurait vingt-deux ans. Elle vivrait peut-être avec toi dans ce grand appartement vide. Tu te demandes où tu en es. Tu as vieilli et elle est toujours dans tes veines. Elle aura toujours douze ans.

Tu sombres dans une demi-conscience. Seuls l'alcool et la froidure t'aident à trouver le sommeil. Chaque nuit tu t'endors avec l'envie de ne pas te réveiller.

Le vent fouette les rideaux et fait claquer les volets. Tu te retournes sans arrêt dans ton lit. Tu étouffes malgré tout l'air dans la chambre. Tu sens Marguerite



partout dans la pièce. L'image de ta sœur, statique, traverse ton sommeil. Tes yeux s'agitent sous tes paupières closes. À bout de nerfs, tu jettes un coup d'œil au réveil-matin. 2h30.

\*\*\*

Marguerite, au pied du lit, debout, toute petite, te regarde sans bouger. C'est un oiseau, un ange qui te dévisage sans expression, immobile, blanche. Tu sais que tu ne rêves pas. Les grandes retrouvailles, ce rendez-vous que tu attends depuis la mort de ta sœur, c'est ici, maintenant.

Elle est venue te chercher. Tu laisses la chose se passer comme si tu avais toujours su que cela allait arriver. Tu avais imaginé un apaisement de tout ton être comme si ce qui te retenait attachée se dénouait et que tu étais libre d'être, enfin. Mais tu ne ressens rien. Cette absence d'émotion te fait rire. Tu n'avais jamais pensé que tu resterais de glace devant Marguerite.

Elle est comme dans tes rêves, toute petite et jeune. Le temps n'a eu aucune emprise sur ton souvenir. Il a glissé sur lui dans ta mémoire sans jamais l'égratigner et Marguerite est demeurée intacte. Ses cheveux ont conservé leur blondeur dorée. Tu sens leur douceur sans les toucher, simplement à regarder ta sœur. Et ses yeux clairs plongent dans les tiens comme si vous vous étiez vues la veille. Le temps ralentit sa course, se dérègle et abolit la logique, figé quelque part entre toutes tes nuits d'octobre.

Ta tête est vide de tout discours, ton corps, un cube de béton armé. Tu respères doucement. Tu te laisses porter par cette absence de parole et ce silence vaporeux. L'enfant qui se tient devant toi est une image fixe, un hologramme sans voix. Ta voix tremble et le ton monte dans la chambre où l'air a cessé de circuler.

Tu t'impatientes, te lèves et fais face à ta sœur. Ton corps en sueur, nu et fragile vacille devant Marguerite. Tu ne supportes plus ce regard bleu que tu connais par cœur ni ce sourire d'ange qui te dévisage en silence. Tu es possédée par la haine



devant l'arrogance de cette enfant morte qui te fixe.

Tu brûles de rage et gueules dans le noir. Tu exiges des comptes pour ces dix ans de réclusions où tu t'es scindée en deux pour garder vivant le souvenir de ta sœur. Et tu cries encore.

Tu t'écroules par terre, le visage en feu. Tu es un animal sauvage qui se dévore la patte pour sortir du piège.

La chaleur et le silence de l'enfant emplissent toute la chambre. Tu hurles jusqu'à ce qu'une brûlure te coupe la voix. Et dans ce lamento, tu t'envoles, t'échappes de ce huis-clos où tu parles toute seule. Tu te relèves, sors de ta chambre, cours vers le salon, te prends les pieds dans une chaussure et tombes à plat ventre sur le plancher de bois. Tu te retournes. Marguerite est là, au milieu de la pièce, elle sourit. À bout de souffle, la voix rauque, tu reprends ta plainte.

Un vent frais entre dans la chambre comme un souffle natal. Il t'enveloppe. Tu pleures à présent comme un enfant qui vient au monde. Tu sens ton corps se soulever de terre, se volatiliser, sublimer ta douleur jusqu'à rire à travers tes larmes.

Les rideaux claquent dans l'appartement comme des danseurs ivres. Tu n'acceptes plus la vision de Marguerite devant toi. Ton esprit éclate dans l'irréalité de la scène. Tu marches droit devant ta sœur et gesticules comme une démente. Tu exiges qu'on te retire la camisole de force.

Tu es un feu immense au milieu du salon. Le vent balaie toute la pièce, les volets claquent. Tu balances chaque objet qui te tombe sous la main sur la fillette. Tu te rués sur ta sœur, lui arraches les cheveux, le visage, lui dévisses bras et jambes, déchires sa robe de nuit blanche. Votre lutte devient une danse baroque au milieu de la tornade. L'espace tourne autour de vous deux comme le jour où Marguerite est morte. Épuisée, tu t'écroules sur le sol.

\*\*\*

Le matin laisse poindre des lueurs pâles à travers le salon et sur ton corps. Tout autour, des bouts de verres, de miroirs scintillent dans la lumière de ce jour étrange. Des feuilles d'arbres jaunes et rouges volettent sous la brise légère et les rideaux se soulèvent imperceptiblement. Le parfum d'un nouvel automne flotte dans l'appartement. Dans tes mains, des cheveux, par centaine, comme des brins d'herbes blondes, survivants de l'été.



# « Le grand soir »

de Jean-Baptiste NAVLET (Canada-Québec)





## Mentions spéciales du jury : Jean-Baptiste NAVLET

Auteur, créateur de deux revues étudiantes

FRANCE

jbnavlet@aol.Com

# Le grand soir

C'est long, une nuit. Surtout l'hiver. J'ai beau attendre la lumière et l'espérer du fond du bide, je sais bien qu'elle n'arrivera que trop tard, et glaciale, et aiguë comme un fer.

Alors je bois. Depuis le coucher du soleil, je bois. Et je rêve. Je rêve que ce soir, c'est fini, que quelque chose de grand m'appelle. Et la vodka m'aide à y croire, à la surface.

Dans mon sac en papier j'ai placé ma bouteille. J'ai serré mes affaires dans mon sac à mites ; puis j'ai quitté sans regrets mon carton de la ruelle. Je n'arrive pas à dormir. C'est comme ça. Autant aller tituber au bord des quais ; au moins, il y a les projecteurs colorés, les lampes à attirer les touristes. Gziiit. Un touriste. Gzaaat. Un autre touriste. La lumière du jour, elle, même si j'ai peine à la contempler au retour de chaque matin, au réveil de chaque cuite, même si elle me frappe le crâne sans me procurer aucun réconfort, je l'attendrai comme si c'était la femme de mon premier rencard.

J'avance en silence, le visage caché sous le capuchon de mon anorak gris, retenant mes guenilles d'un poing serré contre ma poitrine. Les rares passants qui courent encore les rues s'écartent de moi. Je pue. Un mendiant, un clodo sans fierté, une pauvre merde humaine qui boitille de rue en rue, sans but : c'est ainsi que les bourgeois me voient. Pauvres cons. Privilégiés, amollis par le confort ; des soiffards, eux aussi, mais bourrés au cognac et à la bière à trois euros. Lorsqu'ils me jugent, ils se trompent lourdement. J'ai bien une fierté ; elle est sombre et mordante comme la gangrène. J'ai bien un but vers lequel je suis tendu, comme



une gaule de vieux taulard ; et c'est pas leur bonheur universel, à ces trous du cul. Mais ce soir, c'est le grand soir. Tout va changer. C'est fini, tout ça. Comme tous les soirs.

Ma besace pouilleuse en bandoulière, je parcours les allées étroites au bord du canal qui ceint le centre-ville. Les pelouses sont désertes, même les ragondins sont dans leurs trous. Les volets des maisons de maître, sur la rive d'en face, sont bien clos, les portes des restaurants aussi ; les voitures sont garées et givrées. Je me penche prudemment vers l'eau noire du canal, pour y chercher quoi, je n'en sais rien. Par curiosité. Parce que quand on marche au bord d'un canal, on y jette un œil. C'est comme ça. Et quand on marche au bord d'une falaise, on regarde par-dessus le bord. Et quand on passe à côté d'un chêne, on caresse son tronc avec un putain d'air rêveur de mon cul. Ouais. Tu parles. C'est comme ça, c'est tout. Habitude apprise. Et la flotte est noire comme la mort. Noire et lourde. Sauf qu'elle me donne l'impression de brûler et de hurler, tellement elle est froide. J'avance en direction de l'embarcadère des bateaux-mouches, le centre de gravité touristique de la ville. Ils ont fait le plein des machines, hier soir : les bidons vides de carburant traînent toujours sur le quai. Je lance un coup de pied dans le premier. Baooooong. Réveil à bourges. Baooooong. Ah, mieux vidé, le second. Je gueule « debout les morts ! » en rigolant. Bowoong. Héhé ! Pôwm. Pôwm... ? Je tente à nouveau le quatrième bidon. Pôwm. Tiens, il est plein, celui-ci. J'ouvre le bouchon : plein à raz bords. Ils l'ont oublié, ces cons. Ça vaut combien, ça, soixante-quinze litres de gasoil ? Laubaine. Je m'assieds, pour réfléchir. Faut que j'en profite. Mais pour en faire quoi ? Revendre à qui ?

Tandis que je reste là à me creuser la tête, la cloche d'une quelconque église sonne la première heure du jour. Je me relève en sursaut, et comme par réflexe, je lève ma bouteille et je trinque à voix haute : « à la tienne, l'Enculé ! » Puis je bois une gorgée. Je ris tout seul de mon vieux truc. Chaque jour, c'est pareil. Je trinque à Dieu ; qu'il voie ma misère. Au début, c'était pour faire rire les copains. Puis c'est simplement devenu normal. Phase ultime de la cuite de clodo : la haine. Et naturellement, ça finit toujours en Dieu. Empafé de Bourge Suprême. Et à la première heure et dix minutes, le programme, le projet, l'accomplissement



final se dessine soudain en mon esprit confit dans la vodka. Je suis né pour abattre la Dictature Divine, brûler le faux Dieu et sortir les hommes de leur torpeur par un feu vivifiant et purificateur. Oui madame. Brûler la cathédrale. Et ce bidon de soixante-quinze litres, c'est l'arme sainte offerte par le hasard. Je me lève en trébuchant, je jette mes frêpes au sol. J'avance en titubant jusqu'au bidon, pas tant à cause de la fatigue, mais simplement parce que tituber, c'est ma manière de vivre, depuis des années. Je fourre ma bouteille à moitié pleine encore dans ma poche d'anorak, je saisis les poignées du jerrican énorme à deux mains, et je commence à le traîner vers le bout du quai. Mon sang chante des chœurs martiaux dans mon crâne.

Tout en tirant avec résolution, je rêve d'agonie, de confusion, d'extinction radicale et définitive. Les hommes qui tombent à genoux les uns après les autres, libérés, crachant leur foi pourrie devant le grand incendie. Partageant tous le nectar spirituel offert par une seule âme : la miènnne, purificatrice et généreuse. Je m'enivre de visions de mort divine et de prie-Dieu calcinés en cheminant vers le bout du quai. Je porte en moi tout l'héritage d'une malédiction millénaire. Je serai l'Antéchrist véritable de cette cité, je cramerai l'autel de cette salope de cathédrale, je foutrai les hommes devant la vérité : Dieu est un enfoiré, et il a pas de burnes. J'ai un peu la nausée et mes pensées deviennent incohérentes. Peu importe. Je sais ce que je dois faire. Il n'y a personne dans les rues : je ne tiens compte de personne et personne ne tient compte de moi, c'est parfait ainsi. Je m'arrête au coin de la ruelle qui mène au parvis ; avant de tourner, je m'assois sur le bidon, je retire le goulot de ma bouteille du sac en papier, et je le serre dans mon poing, tout en buvant à longues gorgées. Je reprends des forces. Posé là, sans m'en rendre compte, je me remets à rêver.

La seconde heure du jour me surprend encore le cul sur le bidon, la main pendant sur le genou, avec ma bouteille bientôt aux trois quarts vide. Je me relève, et j'aborde sans encombre l'esplanade. Les dalles sont larges et glissantes, mon bidon est plus facile à traîner ici. Je suis les allées artificielles entre les baraques de bois : les marchands du Temple se sont installés là depuis novembre, pour l'Avent, avec leur vin chaud, leurs biscuits au sirop de glucose, leurs gaufres en caoutchouc à six euros. J'arrive enfin au pied de la cathédrale. Je lance un regard



aux saints de pierre du parvis, sans qu'ils ne m'accordent aucune attention en retour. Comme d'habitude.

A gauche il y a une palissade en tôle, et un grillage ; le même depuis des années, celui que des générations de boutonneux ont escaladé pour aller fumer, se branler ou jouer aux héros sur la plate-forme la nuit. Moi je connais les dédales qui mènent de l'escalier de la flèche aux rosaces, des rosaces aux balcons, et des balcons au cœur de la cathédrale. Va juste falloir passer le bidon par-dessus la palissade ; après, partie de plaisir. Et l'autel flambera en premier.

Je laisse le bidon reposer au sol. Je m'étire en regardant vers la flèche. J'ai mérité une pause. Je ressors ma bouteille.

A la troisième heure du jour, une maigre procession passe devant moi. Une poignée de pochetrans aux yeux vitreux portent une fille apparemment pêtée comme un coïng, suivis de quelques quidam bêlant leur rire débilité aux cieux fermés. Ils portent des canettes qui dégoulinent sur leurs blousons à chaque mouvement de bras, et la bave coule des lèvres de la copine hors service. Leurs chansons paillardes résonnent entre les hautes parois des maisons de la place. Ils parlent d'elle ; ils prophétisent sur sa nuit. Le chœur des anges statufiés ne répond pas à leurs chants. Moi non plus. Qu'elle expie, qu'elle expie bien. Qu'elle se fasse écarteler son cul de bourgeoise. C'est bien. Qu'elle crame !

Tandis que le cortège me dépasse, je contemple les sacs pouibelle posés aux coins des baraques, abandonnés aux chats et aux clebs sans toit, certains déjà déchiquetés, leur contenu répandu sur le sol. Comme des tripes sorties d'un ventre éclaté. La horde beuglante et les sacs m'apparaissent un instant comme dans un diptyque édifiant. Le hasard est un grand moraliste.

A la quatrième heure du jour, je me réveille en sursaut. Je m'étais assoupi. J'ai l'impression d'avoir un marécage dans la tête. Je mets quelques minutes à me souvenir de ce que je fais là, sur un bidon de gasoil. Ah, oui. Je devais cramer la cathédrale. Ouais. Je devais être le Grand Purificateur, celui devant qui tous devaient bientôt s'incliner, blabla.

Mais soixante-quinze kilos, à hisser d'une main tout en escaladant un grillage,



c'est pas de la tarte. Même avec une mission sacrée. Je me résous à laisser là mon bidon ; mais au dernier moment, j'ai une meilleure idée. Je le vide méthodiquement le long de l'allée centrale des baraques de bois, en ménageant des chemins d'essence de mur en mur. Puis je dénude un des fils électriques des guirlandes, et je le dépose dans l'essence, à l'abri. Dans une heure et des poussières, les premiers vendeurs viendront s'installer pour la journée. Ils mettront le courant. Il fera encore nuit. Je commence à grimper sur le grillage : vu d'en haut, ce sera magnifique. Puis je passe dans l'escalier de pierre en colimaçon.

Je m'aperçois tout à coup que si cet enfoiré de Dieu me regarde, de là-haut, il me voit faire le même chemin que celui qu'il m'a tracé depuis toujours. Je tourne en rond. Colimaçon. Limaçon. Charançon. Vermine. Fils de pute.

Pendant mon Ascension, par une croisée de l'escalier, je vois une patrouille de flics municipaux, en bas, sans qu'eux m'aperçoivent. Ils n'imagineraient pas qu'un « contrevenant » puisse exister là-dedans, les bœufs. Pas dans leur symbole. Pas dans leur fierté. Je repars en rotant mon dégoût. Même maintenant, alors que j'avance avec ma boutanche brandie en l'air, en jurant et pétant à chaque marche, personne ne me voit, personne ne m'entend. Je me mets à grommeler sans y penser. Comme tous les jours.

A la cinquième heure du jour, je débouche sur la plate-forme : un océan opaque, mort, s'étend sous mes yeux jusqu'à l'horizon absent. La brume étouffe tout. Les sons sont démultipliés : j'entends nettement, en bas, les éclats de voix d'une nouvelle troupe humaine. Les éboueurs passent en ce moment, dans leur camion rutilant et puant, l'image parfaite de leur société de merde. Tu consommes et tu produis, puis on te jette sur le pavé, et le camion te ramasse. Et quand tu te crois au chaud dans sa remorque, c'est là que le broyeur se met en marche. Le bas du visage des poubelleux est masqué par un épais bâillon d'étoffe, couvrant bouche et narines : ils croient se protéger ainsi des puanteurs du vin cuit, des pourritures abandonnées au sol. Certains s'évanouissent pendant leur service - j'en ai vu, les autres années, pendant les fêtes, les mains serrées sur la poitrine - et vomissent leurs tripes. Trop d'odeurs. Ils s'allongent avec les détritrus pour être ramassés à leur tour par leurs collègues. Mais eux, on les garde encore quelques années,



comme tous les autres, avant le broyeur. Le camion se remet en branle et s'en va, dans un vacarme de moteur maladif. Ils n'ont rien senti de mon piège : la pourriture est plus puante que l'essence ; qui la lavera pourtant dans son feu.

Il ne doit plus rester que quelques minutes avant que les premiers vendeurs ne déclenchent tout. Je m'assois sur la balustrade, les jambes dans le vide. Je ressors ma bouteille et je la finis lentement, gorgée par gorgée. Puis j'attends.

A cinq heures vingt, il commence à pleuvoir. J'ai froid.

Après un long moment, je vois enfin un homme avancer vers les baraques, suivi par un autre, à cinquante mètres. Je l'aperçois à travers deux épaisseurs de nuage, l'une devant mes yeux, l'autre dans ma tête. Je commence à jubiler, malgré mon état. J'ai sommeil, j'en ai ma claque d'attendre. Mais je suis plein d'allégresse. Le premier homme s'approche de la première baraque, celle que jouxte le groupe électrogène. Le fil dénudé est juste là, à ses pieds. Je fais un moulinet avec mes bras : il y est presque. Le second s'approche du même côté. Le premier arrivé ouvre le capot du groupe, et tripatouille dessous.

Ca y est ! Je me mets debout sur la balustrade. Et une boule de feu lui saute au visage. Haha ! Je regarde le feu s'élever, j'attends le grand embrasement ! Mais je vois le second homme courir à sa baraque, et en sortir un extincteur ; quant au feu, il n'a pas dépassé le premier mur, qu'il commence à attaquer : la pluie a lavé les dalles de pierre. L'homme court au feu, et vide son extincteur, tandis que le brûlé gigote par terre à côté de lui, mais ne hurle même pas. Je suis hors de moi ; je trépigne en gueulant, je balance des coups de pieds dans le vide. Je jette ma bouteille de toutes mes forces vers les deux hommes, en bas ; elle met bien dix secondes à tomber, et explose à trente mètres d'eux, sans même qu'ils s'en aperçoivent.

Tout près de moi, soudain, un cri jaillit :

- Holà ! Qu'est-ce que vous foutez là !

J'ouvre grand les yeux, en sursautant. Je perds l'équilibre.



A la dernière heure du jour, je commence à tomber depuis la plate-forme de la grande cathédrale, barricadée et verrouillée de toutes parts. Les vitraux ne sont pas encore illuminés, les portes sont bien gardées par des abrutis en uniforme, dont l'un vient de me surprendre en faisant sa première ronde. Je tombe lentement, avec la plus grande stupeur dans mes yeux.

En bas, près du groupe électrogène, se pressent une dizaine de badauds, gardiens et marchands. Un flic municipal accourt et donne des ordres que chacun écoute avec ferveur. Moi, je suis déjà à hauteur de la rosace, et j'accélère. Je jure une dernière fois, sans grande conviction : « Enculé ». Puis j'éclate au sol.

Les passants, qui jusqu'ici ne semblaient pas me voir, se tournent d'un coup vers mon corps, et leurs yeux s'agrandissent de terreur. Mon sang, ils le voient. Ils le voient couler de mes bras brisés aux os saillants hors de la peau, de mes cuisses pliées en deux et déchirées, et se répandre sous moi, ils le voient ramper insidieusement entre les pavés, de plus en plus loin dans leur direction. Alors que mes tripes s'affaissent hors de mon bide fendu, pris d'une faiblesse incoercible, je les vois s'évanouir, ou s'égailler, et leurs hurlements emplissent les rues. Panique animale. La peur est sur eux, la Grande Peste, qu'elle les emporte tous. Enculés.

Dans quelques heures, les portes de la cathédrale s'ouvriront en grand pour laisser place aux touristes. Et le spectacle qu'ils rencontreront sera pourtant celui de chaque jour. Car deux moteurs vrombissent en s'approchant de la place : l'un accompagné d'une sirène agressive, l'autre fatigué et renâclant. L'ambulance ramassera mon cadavre ; et le camion des éboueurs revient, rappelé pour essuyer ce qui salit le parvis sacré, gerbé sur les dalles humides.



**JEUX DE LA  
FRANCOPHONIE**

JEUNESSE, ARTS ET SPORTS